

Aimez-vous Debussy ?

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5ème étage, porte gauche. Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4ème étage, et frappa porte gauche. A peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais ».

La porte s'ouvrit à la volée, laissant place à un colosse barbu souriant, une sorte de géant débonnaire d'une soixantaine d'années vêtu d'un frac de soirée impeccable : *« mais entrez donc Catherine Bellec, ne restez pas plantée sur le seuil »*. Surprise je bredouillais une excuse pour expliquer ma méprise et l'objet de ma visite : *« ... je venais pour l'injection de Jacqueline, enfin de Madame Kergolven au 5ème étage »*. A ces mots un petit épagneul King-Charles à la robe noir et feu vint gaiement se frotter contre mes jambes en jappant timidement pour quémander des caresses. Gustave, le chien de Jacqueline, m'avait reconnue. *Que faisait-il donc là ?*

Gustave et le géant m'invitèrent à les suivre. Je m'engageais dans un long vestibule obscur où des paysages nocturnes et des ciels brumeux indistincts somnolaient accrochés aux murs. Le corridor débouchait sur un vaste salon d'où provenaient des discussions animées qui se déversaient comme des roulements de tonnerre. La salle étincelait sous les rayons d'un soleil dont la vigueur se disputait avec la force des conversations. Eblouie et étourdie je clignais des yeux. Ce soudain trop plein de vitalité me fit chanceler comme enivrée. L'ambiance contrastait avec la semi-pénombre hivernale et le silence qui régnaient dans l'avenue du manoir où dix minutes auparavant j'avais garé ma pitoyable guimbarde.

Une voix familière m'interpella du fond de la pièce : *« Catherine, venez donc vous assoir près de moi ! Cette chauffeuse vous attendait. Gustave l'avait réservée mais le garnement vous la cédera très volontiers »*. Non je ne rêvais pas, Jacqueline Kergolven vêtue d'une longue robe de velours panné trônait sur une bergère. Sa toilette couleur vert d'eau tranchait sur la soie safran de son fauteuil

Louis XV.

Madame Kergolven me tendit une main affectueuse chargée de pierreries. Elle avait rajeuni d'au moins quinze ans. Dans ce visage certes âgé mais rayonnant et maquillé avec une exquise délicatesse, j'avais du mal à reconnaître les traits émaciés de la patiente souffrante que je visitais deux fois par semaine pour lui administrer des calmants.

Son sourire s'accroissait tandis que je lui débitais un petit compliment sur sa fraîcheur et sa bonne mine retrouvée. Même ses mains semblaient moins ridées sous l'éclat des pierres colorées qui incendiaient ses doigts.

Tout en m'asseyant je m'aperçus de la présence d'une bonne douzaine d'invités dans ce salon magnifique aux murs couverts de glaces dorées et de gracieuses tapisseries bucoliques anciennes. Poliment je m'enquis de sa santé tout en frissonnant d'horreur et de honte car je venais de réaliser combien ma tenue était déplacée au milieu de cette fête élégante. Les femmes rivalisaient de soieries, de velours, de dentelles et de bijoux face aux hommes vêtus de costumes sombres et de chemises immaculées.

L'état de mon imperméable asiatique élimé rivalisait peut-être avec celui des tentures mais elles... elles avaient au moins l'excuse de l'âge et de l'authenticité, ce dont ma guenille ne pouvait arguer. Pire, ma défroque cachait un pull-over délavé, tricoté à mes heures perdues, et une paire de blue-jeans négociée un jour de soldes dans une petite boutique de mode rue Kéréon à Quimper. Discrètement et sans dire un mot, je repoussais d'un pied ma sacoche d'infirmière sous la chauffeuse en espérant que personne n'avait remarqué mon geste.

« Je suis tellement contente de vous voir Catherine » poursuivait Madame Kergolven, visiblement très à l'aise. *« Mes voisins ont eu la gentillesse de m'inviter à cette petite fête impromptue donnée pour le passage de leur neveu concertiste à l'Orchestre National de Bretagne (ONB). Il est venu de Rennes pour le week-end avec des amis musiciens comme lui.*

Aimez-vous Debussy ? Je donnerais dix ans de ma vie pour écouter Syrinx ou la Sonate pour flûte, alto et harpe. Pas vous ? »

Dans le cas de Jacqueline, négocier dix ans de sa vie revenait à tenter de placer de la fausse monnaie, un crime passible de châtements éternels. A mon âge, dix ans dans la vie d'une femme de trente ans contre de la musique composée par des "académiciens" - décédés avant même la naissance des grands parents des Tri-Yann - me semblait représenter un prix trop élevé. De mémoire, ce genre de musique savante ne déménageait pas beaucoup.

Tandis que nous discutons, notre hôte - le bon géant - s'approcha un plateau argenté à la main. Des verres à vin du Rhin, taillés dans du cristal coloré, y scintillaient. J'admirais le sommet de leurs calices agrémentés d'une fine dentelle de givre doré où venaient se briser les bulles d'un vin pétillant aux reflets ondoyants.

« *Catherine, vous prendrez bien un rafraîchissement ?* » suggéra ma vieille amie toute guillerette se saisissant d'un verre assorti à la couleur de sa robe. Je me retins de répondre que consommer de l'alcool au réveil n'entraînait pas dans mes habitudes. Ils insistèrent et j'acceptai pour ne froisser personne.

En trempant mes lèvres dans le vin rafraîchi, je manquais de m'étrangler. Derrière Jacqueline, une pendule ancienne en bronze doré trônait sur une console murale de style baroque. Son carillon sonna alors 13 heures. Un clin d'œil ou un doigt d'honneur du gracieux angelot perché au sommet du cadran ne m'auraient pas plus surpris ni semblés plus déplacés. Machinalement, je consultais la contrefaçon d'un modèle célèbre qui ornait mon poignet : le chef d'œuvre d'un horloger de l'Ancien Régime n'avancait que de 6 minutes sur la douteuse mécanique asiatique à quartz.

Rassurée par le faible écart constaté, mes doutes s'évanouirent. J'abandonnais toute prévention lorsque l'épouse de notre hôte nous présenta de fines assiettes en porcelaine Ming surchargées de petits canapés exquis et bariolés

comme

des

Arlequins.

Avec Jacqueline nous rivalisâmes d'entrain, d'appétit et de gaieté, faisant honneur à la farandole des mets et des boissons qui nous furent proposés.

Tandis qu'un peu grises nous reprenions haleine, le bon géant tint à nous présenter son neveu musicien. Très élégant ce dernier n'avait pas plus de trente ans. Outre la recherche et la distinction de sa mise, j'admirais surtout son regard d'un bleu profond, son collier de barbe blonde et la finesse de ses mains.

Erwan, car il se prénommaît ainsi, ne portait pas d'alliance. Il m'apparût donc comme une cible très désirable, tout à fait capable de combler mon désert affectif. Jacqueline et lui entamèrent une longue conversation sur le programme musical de la fête. A ce stade, les deux mélomanes, visiblement passionnés par les compositeurs du début du XXe, n'auraient pas remarqué une infirmière jouant à la balle dans la salle avec un gorille. Hochant la tête d'un air inspiré, le regard faussement intéressé, j'essayais de sauver les apparences et leur sus gré de ne pas solliciter mon avis dans le fil de leur discussion. Mes lacunes en musique classique m'auraient définitivement discréditée aux yeux de ce descendant du dieu Appolon.

Une inconnue, hélas pleine de charme, rejoignit notre trio. Son apparente complicité avec Erwan me déplut aussitôt. Je m'apprêtais à lui lancer quelques piques bien senties pour marquer mon territoire. Heureusement, le respect des convenances me donna tout juste le temps de reconnaître "l'étrangère" et d'éviter un esclandre. « *Madame Messmer ! Catherine Bellec de la classe de 1^{ère} S au Lycée Saint-Armel* ». Le sourire qui illumina son visage me réchauffa le cœur.

Elle n'avait pas changé, hormis sa tenue évidemment plus sophistiquée qu'à Saint-Armel. Sainte Rita, patronne des causes désespérées et sans doute copine de Saint-Armel, avait placé à Pont-l'Abbé ce professeur de Lettres, alors débutante, sur la route de notre classe de 1^{ère}. Ses conseils, les livres prêtés et

sa bonne humeur contagieuse avaient réussi à nous faire découvrir la Littérature.

Notre classe lui devait tous les points d'avance gagnés aux épreuves du Bac de français. La partie avait pourtant été rude avec des ados où se disputaient adeptes "rastas" et disciples "gothiques".

« Catherine Bellec, mais oui bien sûr. Appelez-moi Carole si vous voulez me faire plaisir. Je suis toujours prof de Lettres et c'est même pour cela que je suis ici. A la demande d'Erwan, j'ai sélectionné quelques textes comme mise en bouche de son programme musical. Je suis certaine que vous allez passer un très agréable moment. »

Le fils d'Appolon s'étonna de notre complicité qui me valut - semble-t-il - un regain d'intérêt. La chaleur de l'alcool et la gentillesse de mes trois interlocuteurs achevèrent de me mettre à l'aise. Dès lors, je me fondis dans la conversation sans arrière-pensées, ni crainte d'un faux pas.

Les échanges roulèrent plus détendus jusqu'à ce que le géant débonnaire ne frappât dans ses mains. *« Mes amis, mes bons amis. Merci de votre présence à cette petite fête impromptue donnée en l'honneur d'Erwan, de ses camarades et surtout de notre amie Jacqueline. Pour introduire cette récréation musicale, Carole Messmer a prévu de partager quelques textes avec nous. Je lui laisse donc la parole »*, conclut-il en désignant d'un geste mon ex-professeur.

Avec une aisance et un sang-froid imperturbables, Carole esquissa des parallèles entre mélodies musicales et mélodies poétiques. Sa posture et ses petites fiches, les mêmes qu'utilisées dix ans auparavant, me ramenèrent en classe de 1^{ère}. Je me revis "gothopouf", rêvant sur les nuages ou sur ce garçon gothique du premier rang... Comment s'appelait-il déjà ? Il nous citait du Rimbaud et du Mallarmé... tout comme le faisait Carole en ce moment. Bien évidemment d'abondants extraits de *Tête de Faune* et de *l'Après-midi d'un Faune (églogue)* vinrent illustrer son introduction poétique.

Ma voisine Jacqueline frissonna de bonheur à l'évocation suivante :

*« ...Tâche donc, instrument des fuites, ô maligne
Syrinx, de refleurir aux lacs où tu m'attends ! ... »*

L'après-midi d'un Faune - S. Mallarmé

L'auditoire buvait les paroles de Carole qui esquissa un pas de côté.

« Pour conclure car je n'ai que trop parlé... je vous invite à rêver avec intensité et passion sur "Syrinx", le solo de flûte en un mouvement qu'Erwan va interpréter pour ouvrir ce concert improvisé. Debussy conçut cette pièce de maturité en décembre 1913, soit neuf ans après la naissance de son "Prélude à l'après-midi d'un faune".

Les deux œuvres partagent une consanguinité musicale tout comme les nymphes et les faunes. Dans la mythologie, ces créatures n'occupent-elles pas le rang de divinités subalternes associées aux différents lieux et états de la nature ?

Si nous unissons nos pensées, peut-être réussirons-nous à créer un égrégore fugace. Peut-être verrons-nous l'esprit de Syrinx se matérialiser. Dans l'exemplaire de l'églogue que Mallarmé adressa à Debussy, sa délicate dédicace ne s'achevait-elle pas ainsi : ...Si ta flûte a réussi / Ouïs toute la lumière / Qu'y soufflera Debussy. »

Les derniers mots de notre oratrice déclenchèrent une salve d'applaudissements bien mérités comme lors de son dernier cours à Saint-Armel avant nos épreuves du bac.

Le géant débonnaire, son épouse et l'un des musiciens se dépêchèrent ensuite de tirer les lourds rideaux de la pièce tandis qu'Erwan installait son pupitre métallique au centre de l'auditoire. Le soleil enfin éclipsé par les riches tentures de brocart, nous nous retrouvâmes plongés dans une semi-pénombre propice au rêve et à l'abandon.

Lorsque la sérénité eut enveloppé l'assistance de ses ailes, Erwan se tint quelques instants droit et immobile, son instrument serré contre la poitrine. Entre ses mains la flûte luisait, étrange et magnétique. Elle captait les quelques raies de lumière très rares qui franchissaient l'obstacle des épaisses draperies. Puis prenant une grande inspiration, Erwan disparut.

Son image s'effaça derrière ces notes interrogatives qui prenaient leur envol de la flûte mystérieusement suspendue dans les airs. Comme dans une composition de *l'Ecole de Pont-Aven*, les notes s'assemblèrent pour recréer un paysage vallonné et boisé où se détachaient des petites mares entourées de roseaux.

Je contemplais le panorama féérique qui se déroulait sous nos yeux. Soudain je vis - non dans un fantasme ou une projection imaginaire de l'esprit - mais au milieu de la pièce, une forme bien réelle se dessiner et s'animer sur le sol.

Passée par *l'IFS*¹ de Quimper, je n'étais ni superstitieuse, ni influençable... pourtant un malaise diffus m'envahissait. L'air devenait pesant et épais, presque suffoquant. Jacqueline et mes voisins proches se crispaient sous l'effet de la tension perceptible qui s'instillait au plus profond de l'auditoire. A ma grande honte, je frissonnais et transpirais comme une élève infirmière de première année le jour de "ses débuts" au bloc opératoire.

Devant nos yeux la forme continuait d'évoluer au ras du parquet. Elle sautillait. A l'évidence, elle éprouvait des difficultés à achever sa matérialisation. Tandis que s'égrenaient les dernières notes de l'envoutante mélodie, la substance toujours en flottant près du plancher s'effaça sans un bruit dans l'une des tentures.

Surgirent alors de derrière le rideau d'épouvantables hurlements de détresse, comme si des Gorgones ou quelque monstre mythologique à l'agonie s'y

¹ Institut de Formation aux Soins Infirmiers.

étaient réfugiés. Comble de l'horreur, le lourd tissu s'agitait, traversé de soubresauts.

Ni superstitieuse, ni influençable... dans mon esprit s'imposa, à la façon d'une diablerie de Jérôme Bosch, l'image de malheureux pêcheurs face au Léviathan rebelle qui se débattait dans leurs filets.

Misérablement je me tournais vers Jacqueline qui avait recouvert ses esprits. Eclatant d'un petit rire argentin, elle me lança : « *ce coquin de Gustave a encore fait des siennes* ».

Puis elle se leva penaude et contrite. « *Je vous prie tous de bien vouloir m'excuser. J'avais oublié que mon pauvre Gustave n'aimait pas la musique. Surtout le son aigu des instruments à vent. Catherine, voudriez-vous être assez bonne pour aller libérer mon petit protégé ?* »

Le cœur encore en surrégime mais rassurée, je me hâtai vers la fenêtre. Par malchance la bordure épaisse d'un luxueux tapis oriental me fit trébucher. Je m'affalais à côté du "pauvre Gustave". Ma tête porta contre le pied d'une bergère, de douleur je fermais les yeux. Tandis que j'essayais de me relever, le petit sacripant - à présent réconforté - sautait tout autour de moi en aboyant : « *Madame, Madame, restez avec moi...* ».

Non content de nous avoir joué un tour pendable et de m'avoir fait mourir de peur, voici que ce coquin de petit chien parlait à présent...

**

**

« *Madame, Madame, restez avec moi...* » répétait le bon géant barbu. Toujours allongée sur le sol j'ouvris péniblement les yeux. Le sol tanguait et la tête me lançait. Risquant une main peu assurée je me découvris une bosse au milieu du front. Ce diable de Gustave redevenu sage geignait tristement en me regardant. Adieu bergères, cabriolets et mobilier luxueux. Le tapis où j'avais chuté s'était

transformé en un paillason r che et poussiéreux.

Le géant débonnaire avait troqué son frac élégant contre une gracieuse robe de chambre en cachemire. Il me tapotait une main.

« Vous devez être l'infirmière de notre voisine et amie, Jacqueline Kergolven du 5ème étage. La pauvre a dû être transportée hier dans la soirée à l'Hôtel-Dieu de Pont-l'Abbé. Rien de bien grave ont dit les pompiers mais par prudence ils ont préféré la placer quelques jours en observation. En attendant son retour, le petit Gustave a pris pension chez nous. »

Son épouse poursuivit : *« nous savions que vous alliez passer tôt pour voir Jacqueline, comme tous les dimanches matin. Mais nous n'avons pas pu vous prévenir hier soir car nous ne connaissions pas votre nom. Nous nous doutions qu'en l'absence de Jacqueline vous passeriez nous voir. Un petit malaise a dû vous saisir quand vous avez frappé à notre porte. »*

Tandis que je me relevais appuyée sur le bras secourable du géant, son épouse ramassa ma sacoche d'infirmière et l'épousseta.

Elle reprit *« entrez donc Madame, ne restez pas sur le seuil. A votre mine, je crois que vous avez bien besoin d'un petit remontant et d'un bon petit-déjeuner. Vous excuserez le désordre, Erwan notre neveu musicien passe le week-end chez nous avec quelques amis... Aimez-vous Debussy ? »*

**

**